

Collection PRISE I

Jean-Luc St-Pierre

VOMISSURES



Jean-Luc St-Pierre
VOMISSURES

Matière à table

J'emmerde Rockcity	3
Les Mains Coupées	6
Un de plus dans la multitude	9
Si par une nuit d'été une violoniste	12
Femme idéale	15
L'Homme	16
Essai sur l'amour	18
Ce monde et l'autre	19
Petite fille	23
Au dépanneur	25

Photographie de couverture: Jean-Luc St-Pierre

Conception graphique de la couverture: Dominic Prévost

J'emmerde Rockcity

Il la rejoignit au café où ils avaient l'habitude de s'arrêter prendre un peu de bon temps, regarder les pauvres types qui s'acheminaient en ligne vers nulle part. Elle attendait près de la fenêtre, absorbée dans la contemplation de deux hommes en veston et cravate qui débitaient des platitudes dans leur portable. Un sourire méprisant aux lèvres, elle sirotait tranquillement l'un des chocolats chauds qui traînait sur la table. Il tira la chaise qui lui faisait face et prit quelques gorgées de son chocolat.

— Tu crois qu'il leur restera un cerveau, après avoir reçu toute cette merde dans la tête? demanda-t-elle, sans détourner son regard des deux clowns.

Il les observa à son tour.

— Tu crois qu'ils en avaient un, déjà? répondit-il après un bref silence.

Elle se retourna et plongea son regard dans le sien. Cet échange remplaçait tout dialogue inutile: chacun savait ce que pensait l'autre. Puis elle baissa les yeux et but une gorgée de chocolat plus très chaud. Dehors, le soleil commençait à descendre sur l'horizon et les gens continuaient de se hâter vers n'importe quoi.

— T'as entendu la nouvelle? Paraît que les jeunes ne jurent plus que par le nouveau film, celui qui est sorti au cinéma hier soir.

— Aaaa... répondit-elle, visiblement désintéressée par ce qui excitait les cellules éteintes de ses contemporains tout aussi éteints. Et c'est quoi cette merde?

— Oh, quelque chose à propos de Rockcity...

— C'est quoi ça, Rockcity? demanda-t-elle encore.

— Détroit, je crois... c'est américain, en tout cas.

— J'emmerde les Américains! répondit-elle vivement, et j'emmerde Rockcity! La musique, c'est pas fait pour se mettre à genoux devant une bande de connards et avoir l'honneur de recevoir un t-shirt sur la tête!... Tu sais de quoi j'aurais envie ce soir? reprit-elle après un silence.

— Ouais, mais c'est pour plus tard.

— Non, sale con, je parlais de mon nez. Il aimerait bien accueillir son amie magique.

— Alors là, ça c'est différent! lança-t-il, et il exhiba fièrement le petit sachet qu'il avait extirpé de sa poche.

Elle poussa une exclamation joyeuse et le regarda intensément. Sans un mot, il lui offrit l'objet de sa convoitise et se cala dans sa chaise pour observer une fois de plus les passants, en attendant qu'elle revienne des toilettes. Lorsqu'il eut lui aussi visité le palais des délices, ils sortirent du café et se mêlèrent à la foule. Ils déambulèrent au hasard des rues jusqu'à la nuit, joyeux et insoucians. Ils jappaient à tue-tête quand des bovidés en uniforme les croisaient et se réjouissaient de les voir si rageusement impuissants.

Leur errance les mena au pied de la montagne qui se dressait au centre de la ville, dernier vestige – quoique terni – de ce qui ressemblait à de la nature. Ils grimpèrent tout en haut, jusqu'au surplomb rocheux où ils avaient l'habitude d'aller dormir, le soir. Accroupis sur la crête de la falaise, paisibles, ils regardaient les lumières scintillantes de la ville qui s'étendaient à perte de vue. On distinguait même les ignobles raffineries de pétrole de l'est, qui crachaient dans l'air déjà brunâtre leurs vapeurs corrosives. Ils restèrent ainsi longtemps, silencieux, perdus au creux de leurs pensées.

— Tu sais ce que je désirerais par-dessus tout? demanda-t-elle soudain, brisant le silence cristallin qui les environnait. Sa voix portait les échos d'une certitude résignée, comme si elle savait déjà qu'elle ne l'obtiendrait jamais. D'ailleurs, elle lui avait déjà posé la question quelques centaines de fois.

— Ouais, répondit-il. Joyeux anniversaire, mon amour...

Et les premières bombes déchirèrent la nuit de leur éclat lumineux, se répandant aux quatre coins de la ville comme une traînée de poudre. Il détacha son regard de ce spectacle pour l'observer. Elle avait la bouche ouverte, les yeux exorbités et brillants d'un plaisir comme il n'en

avait jamais vu. Elle balbutiait, incapable de dire un seul mot. Il sourit et se tourna de nouveau vers la ville en flammes, où commençaient à cracher les sirènes des services d'urgence, qui n'avaient pas encore réalisé l'ampleur de ce qu'ils avaient à combattre. Il la laisserait jouir du spectacle sans la déranger... après tout, c'est ce dont elle avait toujours rêvé. Il sortit le deuxième sachet de sa poche et s'apprêta à admirer pleinement la vision qu'il avait devant lui.

Septembre 2001

Les Mains Coupées

S'il avait pu percer les nuages, le soleil aurait illuminé la ville depuis quelques heures déjà lorsqu'on découvrit le corps du ministre. Bien avant que les purges policières ne commencent dans les immeubles avoisinants, la nouvelle avait traversé les réseaux d'information de la planète et les écrans diffusaient les images du corps ouvert et de la chambre ensanglantée. Les forces de l'ordre se heurtèrent à des portes fermées, à des familles terrorisées par la cruauté du monde. Les médias parlaient d'augmentation exponentielle de la criminalité, et bien peu de gens connaissaient les chiffres réels.

Bien entendu, on ne parlait pas des revendications anti-répression des meurtriers, puisque ces informations allaient à l'encontre de l'autorité et violaient donc les lois en vigueur. Depuis une vingtaine d'années, on ne lisait plus aucune critique de gauche dans les journaux. Lorsque les gouvernements des Amériques cédèrent leurs pouvoirs aux grandes entreprises, au début du millénaire, on vit disparaître l'opposition rapidement.

« Identification », clama la voix artificielle du système de sécurité. Sakina donna machinalement son numéro de citoyenneté et referma la porte. Elle déposa ses clés sur la table du salon et s'assit lourdement. De longues minutes passèrent avant qu'elle ne se décide à sourire, mais ses efforts méritaient la considération. Cette mission avait nécessité de longs mois de travail, et elle pouvait maintenant savourer sa victoire. Elle enleva sa prothèse et contempla son poignet mutilé.

Il y a huit ans, lorsque les gouvernements du monde suivirent l'exemple de l'Amérique et jetèrent leurs citoyens en pâture aux hommes d'affaires, les puissances économiques se mirent d'accord pour instaurer la Loi mondiale sur l'information. En vertu de l'égalité de tous les êtres humains, puisqu'il fallait bien trouver une raison bidon pour endormir les masses, on décréta la greffe obligatoire pour chacun d'une puce de détection. Les premières furent placées dans le cou, jusqu'à ce que les

mouvements clandestins lancent une guérilla de décapitation des hauts fonctionnaires, puisque ceux-ci étaient évidemment dispensés des applications de la loi.

La deuxième génération de puces fut implantée dans la main droite des citoyens pour éviter une nouvelle guérilla de violence. Jamais on n'aurait prévu la réaction des résistants, ni ses conséquences. En effet, plus personne ne possédait de papiers, car toute l'information dont avait besoin les autorités était emmagasinée dans l'implant en question. Lorsque la police privée d'Amérique inc. reçut des boîtes pleines de mains coupées, on comprit l'ampleur du problème : ces gens étaient devenus totalement invisibles, des fantômes libres d'agir à leur guise.

Comme l'histoire du XX^e siècle le leur avait enseigné, les différents corps de police du monde se lancèrent dans une campagne de terreur et d'oppression. Dans le seul but d'expulser les résistants de leurs tanières, on incarcéra des milliers d'innocents, dont plus de la moitié furent exécutés devant les caméras du monde. Mais les efforts désespérés des autorités furent vains, et on vit même le mouvement de résistance se répandre parmi la population mondiale. Les experts estimaient le nombre de Mains Coupées, comme on les appelait maintenant, à plus de six mille individus dispersés de par le monde.

Certains, comme Sakina, continuaient à vivre incognito grâce à une prothèse illégale. En effet, puisque les handicaps empêchaient le travail productif, les déficients, autant physiques qu'intellectuels, avaient été déclarés « obstacles au profit » et éliminés systématiquement par les autorités. Ce travail fut moins ardu qu'on ne le pense, puisqu'on avait pris soin de conditionner les citoyens auparavant. On leur inculqua le dégoût des Êtres Inférieurs, comme on appelait officiellement les handicapés dans les campagnes publicitaires. Les prothèses, fauteuils roulants et autres instruments du genre furent donc déclarés illégaux, puisqu'ils servaient à dissimuler l'inutilité des êtres sous-humains, comme se plaisaient à dire les médias au service de l'économie.

Sakina se leva et se traîna lentement jusqu'à la salle de bain. Malgré son apparente confiance, elle ne doutait pas de l'avenir qui lui était réservé. Elle ne sursauta même pas lorsque la porte vola en éclats sous les coups de matraque de l'escouade de Sauvegarde de la Pureté Humaine, qui venait la châtier pour ses crimes d'handicapée. Elle prit quand même le temps d'en tuer quelques-uns avant de succomber à son tour, histoire de rendre un petit service à l'humanité. Elle souriait encore quand ils l'emmenèrent, malgré le troisième œil sanglant qui venait de s'ouvrir au milieu de son front. Elle souriait, car des milliers d'autres attendaient dans l'ombre...

Avril 2001

Un de plus dans la multitude

L'homme se réveilla en sursaut, les miasmes de son cauchemar flottant encore parmi les brumes endormies de son cerveau; il ouvrit les yeux. Un détail le frappa tout de suite: son plafond n'avait jamais été brun. Il se tourna pour regarder le reste de la chambre et ne s'étonna presque pas en réalisant qu'il n'était pas chez lui. La table de travail qui longeait le mur opposé était encombrée de piles de papiers inconnus, rangées dans un ordre parfait. Une lumière diffuse lui parvenait de sous la porte, percée dans le mur à sa droite. Il s'assit péniblement, retenant tant bien que mal ses grognements de douleur causés par son mal de crâne. Il constata qu'il portait toujours les mêmes habits, mais ceux-ci étaient plutôt mal en point. Il ouvrit ce qu'il supposa être un placard et tenta d'y dénicher quelque chose à se mettre sur le dos, mais il n'y trouva qu'une morne et interminable suite de vestons, de chemises et de pantalons, dans le plus pur style « homme d'affaires ». Il se détourna avec mépris et se dirigea vers la porte de la chambre. Croisant le miroir posé contre le mur, il s'arrêta net: on avait rasé ses beaux cheveux bleus. Il lâcha un juron, impatient de régler ses comptes avec celui qui avait si froidement fait disparaître sa nouvelle teinture.

L'homme s'avança dans la pièce adjacente. Terne, sans décorations, seul un grand bureau trônait au centre. Un homme y était accoudé, apparemment occupé à calculer quelque chose. Il releva la tête à l'approche de l'inconnu.

- Bonjour monsieur! Quelle belle journée, n'est-ce pas?
- Comment puis-je le savoir puisqu'il n'y a ici aucune fenêtre?
- Et pourquoi voudriez-vous qu'il s'y trouve une fenêtre? Il n'y a rien à observer au-delà.
- Alors comment pouvez-vous dire qu'il s'agit d'une belle journée?
- Eh bien, parce qu'elles le sont toutes!

Incrédule, l'inconnu le contempla. Que signifiaient cet endroit sans fenêtres et cet homme sans aucun jugement cohérent? Il se détourna et se dirigea vers la porte opposée.

— Ne vous éloignez pas trop! Il sera bientôt l'heure du couvre-feu. Vous vous êtes levé bien tard... à l'avenir, tâchez donc de vous lever à une heure raisonnable, comme tous les gens raisonnables! lui lança l'étrange bureaucrate.

L'homme ne l'écouta même pas. Au premier coup d'œil, il avait su que le bureaucrate était un parfait imbécile; alors à quoi bon écouter ses divagations? La porte s'ouvrit sur un corridor mal éclairé, percé d'une unique porte à l'autre extrémité. Il remarqua tout de suite un détail bizarre: toutes ces pièces ne comportaient ni fenêtres, ni décorations, ni signes distinctifs. Il aurait tout aussi bien pu être à New York ou à Bagdad. Mal à l'aise, il ouvrit la porte suivante. Le spectacle qui s'offrait à lui l'arrêta net: il s'agissait de la même pièce que la précédente, avec le même bureau, le même anonymat et le même homme. Celui-ci releva la tête.

— Dites, vous en faites une tête, vous! Quelque chose ne va pas? s'enquit-il poliment.

— Mais... mais... comment pouvez vous être ici puisque... puisque vous êtes... dans l'autre pièce? balbutia l'homme.

— Quoi? Que me racontez-vous là? Je ne peux pas être ici et de l'autre côté en même temps, c'est scientifiquement impossible! Et puisque j'ai conscience d'être ici, je ne suis donc pas de l'autre côté. Vous avez besoin de repos, je crois, dit le bureaucrate en fronçant les sourcils, agacé.

— Qu'y a-t-il derrière cette porte? demanda brutalement l'homme dont le mal de crâne ne faisait qu'empirer.

— Eh bien, il y a le bureau 342-B. Ensuite, si vous descendez l'escalier, vous trouverez l'auditorium.

L'homme se précipita sur la porte et courut dans l'interminable corridor qui se déroulait derrière. Soudain il s'arrêta net: un homme venait de tourner le coin. Le même homme que les précédents. Sans perdre son calme, il l'étudia. Le troisième bureaucrate, comme ses deux sosies, ne possédait absolument aucun signe distinctif. Habillé d'un complet veston et cravate, il se dirigeait à grands pas vers le bureau que l'inconnu venait de quitter. Il regarda ce dernier et baissa les yeux, continuant son chemin sans un mot ni un regard. Tentant de retrouver ses esprits, l'homme continua son chemin et s'arrêta devant une porte,

toute aussi morne et triste que les quatre autres. S'attendant presque à voir le même bureau que les autres fois, il l'ouvrit. Il n'avait pas tort: le même spectacle sans joie se présentait à ses yeux. Sans un seul regard pour l'homme assis au bureau, il traversa la pièce et se retrouva, de l'autre côté de la porte, face à un escalier crasseux qui descendait dans les profondeurs du bâtiment.

Il descendit les marches quatre à quatre et s'arrêta en bas pour reprendre son souffle. Puis, il poussa la porte et ne s'étonna qu'à moitié de la vue qui s'offrait à ses yeux.

Un homme – toujours le même – se tenait sur une estrade au fond de la salle, et haranguait une foule assise devant lui. La foule, comme l'avait deviné l'inconnu, était constituée d'une centaine de clones du même homme, tous pareils, tous si ternes, tous sans la moindre personnalité au fond de leur regard. Il observa les alentours; il ne vit aucune sortie. Paniqué, il réalisa qu'il n'y avait plus nulle porte ou fenêtre pour fuir cet immonde endroit. Où était-il? Qui étaient ces hommes? Ou plutôt cet homme, répété des centaines de fois? Il ne trouva point de réponse à ses questions, car l'homme sur l'estrade l'aperçut.

— Venez vous joindre à nous, cher monsieur, débita-t-il d'une voix sans expression.

L'inconnu tenta de résister à l'appel hypnotique, mais une force l'empêchait de penser par lui-même. Il s'assit lourdement sur une chaise vide. Au fur et à mesure que le discours se prolongeait, il sentait ses pensées intelligentes laisser place à de mornes raisonnements sans but ni raison, de stupides idées qu'il savait être prônées partout autour de lui. Il savait que son identité le quitterait bientôt, qu'il ne pourrait résister éternellement et qu'il deviendrait l'un deux, l'un de ces hommes sans attraits qui aborderait les couloirs toute la journée, sans autre but que de faire comme ses congénères. Il ne doutait même pas que, le lendemain, en se regardant dans la glace, il y verrait le même visage qui se répétait sans fin autour de lui.

Mai 2000

Si par une nuit d'été une violoniste

Lorsque son crayon survola la case « divorcé » du questionnaire, Victor eut un frisson. Sa main s'immobilisa, indécise à l'idée de confirmer la peur des yeux. Ses yeux se portèrent sur la fenêtre, la nuit impénétrable où ne perlaient que de faibles et lointaines lumières. Il déposa le crayon ; un geste lent, comme irréel. Du geste de celui qui plonge dans le gouffre de ses pensées, à en oublier qu'il existe. Le tic-tac incessant de l'horloge résonnait dans ses tympans, seul bruit qui brisait le silence depuis un temps.

Avait-il mangé, bu, dormi depuis qu'elle était partie ? Il n'en avait aucune idée, occupé qu'il était à chercher une pensée claire au cœur de la brume. Une lueur, infime réveil de l'esprit, brilla dans son regard et ses jambes lentement se déplièrent pour tenter de soutenir un poids qu'elles avaient presque oublié. Le regard toujours fixé sur l'absolue noirceur du monde, il tâtonna à la recherche de ses cigarettes. Inconscient de l'heure ou du temps, il sortit dans la nuit d'un pas hésitant, comme désabusé de sa propre destination. La porte se referma sur la lumière électrique et froide de la chambre vide.

Il déambula au hasard dans les rues, ne sachant même plus où il se trouvait. Ses pensées tournaient, se bouscuaient et s'emmêlaient, mais il lui semblait qu'elles ne lui appartenaient plus, simple observateur sans émotions, coupé de ses sens par pure fatigue ; un trop-plein de douleur qui ne valait même plus la peine d'être affronté. Il longea d'interminables murs de briques et de silence, écoutant le vent tourner le long des rues.

Au détour d'un chemin, une faible plainte mêla sa voix au vent et ces notes indistinctes furent portées à ses oreilles. Les sons emplirent longtemps l'atmosphère avant de réussir à atteindre l'univers où s'était évadé Victor. Il s'arrêta, soupçonneux de sa propre tête, qui s'amusait à transformer le vent en musique. Qu'allait-elle encore inventer pour le faire souffrir ? Mais comme il se remit à marcher, les vagues le balayèrent plus fortement et les notes s'agitèrent dans ses oreilles, jusqu'à

s'étirer en une douce mélodie. La beauté mystérieuse de la musique l'arracha à son monde recroquevillé dans la pénombre et ses sens explosèrent. La nuit lui apparut pleine de nuances et d'ombres magiques, qui lui amenaient une odeur de calme et de paix. Il sentit la douceur de l'air sur sa peau et le reflet de toute cette quiétude s'alluma dans ses yeux, petit espoir renaissant timidement. Il fit quelques pas et s'arrêta de nouveau, hypnotisé ; un chant s'était levé pour accompagner la plainte du violon, un chant d'une voix si belle que l'âme y accrochait ses pensées pour s'envoler avec elle vers l'imaginaire devenu réalité. Les mots sans paroles s'élevaient dans la nuit, suivant la mélodie, empreints d'une telle énergie qu'ils faisaient vibrer le corps et l'âme.

Ses pas l'avaient mené aux abords d'un parc sombre, seulement éclairé par la lune et sa lumière fantomatique. Là, parmi les rares arbres aux couleurs argentées, au cœur de l'air immobile, se balançait doucement la silhouette imprécise de la violoniste. Son chant l'enveloppait d'une invisible et exquise chaleur.

Victor s'agenouilla sur la pelouse, là où il s'était arrêté. La silhouette se découpait sur l'air sombre du parc. Le temps n'existait plus, il les avait emportés sur le flot des heures sans qu'ils en aient conscience.

Il apprenait sa vie, entendait son âme et vivait son cœur. C'était sa sœur, son amante, cette inconnue qu'il connaissait plus que lui-même.

Quand le premier oiseau lança son cri dans l'aube naissante, le violon s'éteignit sur une dernière larme. La violoniste pencha la tête et ses bras se détendirent lentement, pour finir dans une immobilité magique et sans fin. L'esprit de Victor était vide ; le calme avait remplacé la douleur et il resta à méditer silencieusement, libre de remords.

Il ouvrit les paupières au lever du soleil, quand la vie s'éveille à la lueur rose du ciel. Son visage était éclairé d'un doux sourire, comme il ne l'avait pas été depuis longtemps. Lorsque ses yeux se levèrent pour regarder au loin, il ne fronça les sourcils qu'une seconde, et son regard sembla dire « peu importe... », avant de se détacher du parc.

Il se leva tranquillement et, toujours souriant, s'éloigna, laissant derrière lui le parc paisible et, en son centre, la statue d'une violoniste, immobile au cœur de son éternelle musique.

Mai 2001

Femme idéale

Quand j'ouvris la porte, je sus tout de suite, à l'odeur, qu'elle m'attendait déjà. Ce parfum si doux que j'avais si souvent humé par le passé me monta aux narines, enivrant. Voilà deux jours qu'elle était installée chez moi, et j'espérais que ce serait pour ce soir. Bien sûr, au début, elle était plutôt... rigide. Mais elle était maintenant habituée à cette situation. Elle avait même perdu du poids et elle était très jolie dans sa robe noire, toute simple. Je m'assis en face d'elle à la table et j'y posai ce que j'avais apporté du restaurant pour souper, mais elle n'avait pas faim. Quant à moi, je dévorai mon repas, puis je m'installai au salon pour fumer une cigarette. Je l'observai. Elle devait être pensive, car elle regardait fixement le vide.

La soirée fut calme : nous regardâmes la télévision et je fumai des cigarettes. Vers vingt-trois heures, je fermai l'appareil et m'installai pour lire un peu. Un peu après minuit, je posai mon livre, allumai une cigarette et pensai à la nuit qui allait suivre. Sachant que cette nuit serait la bonne, j'avais passé la journée à attendre, impatient, de pouvoir retourner chez moi. Je commençais à sentir monter le désir et l'excitation à chaque bouffée que j'inhalais ; je terminai rapidement cette cigarette et me levai, fébrile. Je l'amenai dans la chambre et la couchai sur le lit. Je commençai à la dévêtir et elle se laissa doucement faire. J'embrassai tout son corps et me déshabillai à mon tour. Je lui écartai les jambes et fit ce dont je rêvais tant depuis deux jours.

Quand l'extase vint, je me laissai tomber sur le lit, soupirant et heureux. En m'endormant, je pensai à peine à la corvée qui m'attendait le lendemain, quand je devrais parfumer la maison pour chasser l'odeur de la mort et ramener son corps au cimetière, là où je l'avais pris deux jours plus tôt.

Mars 1999

L'Homme

Le docteur mesurait, calculait, testait. Sur les tablettes, les innombrables fioles au contenu incertain alignaient leurs couleurs, du rose framboise eau de javel au gris pavé défoncé, du vert blessure purulente à l'orangé nostalgique. Les câbles pendouillants, les écrans de neige clignotante et les vapeurs suffocantes envahissaient le local à l'aération insuffisante, transposant la scène au cœur d'un tableau démoniaque en perpétuel mouvement.

Affublés de masques à oxygène, on aurait confondu ses assistants avec d'immondes insectes, avec ces tentacules d'acier branchés sur leur épine dorsale, qui se prolongeaient jusqu'à finir en seringues effilées, scalpels affûtés et autres instruments de chirurgie qui fouettaient l'air autour d'eux en une incessante valse de mort. Les précédents étaient devenus fous; ceux-ci semblaient pouvoir tenir jusqu'à l'accomplissement de l'expérience.

Il avait tout prévu, cette fois, rien ne pouvait échouer. Il lui avait donné la force d'un colosse, l'intelligence d'un génie, la sagesse d'un prêtre et la douceur d'une jeune vierge. Les restes du colosse, du génie, du prêtre et de la jeune vierge pourrissaient dans un placard, inutilisables pour l'instant. Peut-être pourrait-il les utiliser à bon escient lors d'une prochaine expérience.

Le corps du sujet était parfait, conçu par les meilleurs généticiens connus. Tous ses organes avaient été créés, améliorés, renforcés puis améliorés de nouveau, pour atteindre la perfection la plus totale en la matière. Ses os parfaits étaient enchâssés dans un réseau de muscles parfaits, enveloppés d'une peau parfaite striée de nerfs parfaits et de veines parfaites où circulait un sang parfait. Son cerveau parfait était empli de toutes les informations qu'avait amassées l'humanité, infime mais néanmoins incommensurable quantité de connaissances. Avant même de naître, il avait vécu et compris toutes les émotions qui déchiraient le cœur d'un homme. Non, songea le docteur, rien ne pouvait échouer. Et l'heure était venue.

Les câbles et conduits qui perçaient l'épiderme fraîchement cousu étaient reliés à l'énorme machine qui pulsait lentement au rythme du cœur qui allait bientôt s'éveiller. Les assistants-insectes entouraient la dépouille endormie, plongés dans un silence respectueux, et seuls les tentacules d'acier fouettaient l'air de leur danse infatigable, accompagnés du sifflement des lames acérées, autour d'eux. Le docteur, à l'écart, pressa le bouton étiqueté « Vie ».

Un hurlement effroyable déchira l'air, se répercutant inlassablement sur les parois du laboratoire exigü. Une horreur sans borne dansait au fond des yeux ouverts sur le plafond dégoulinant. Le corps se souleva dans un spasme incontrôlable, arrachant les câbles qui lui trouaient la peau. Des mots de haine et de douleur déferlaient de ses lèvres, vomis sans cohérence.

Quand la créature quitta le laboratoire, les assistants-insectes gisaient en morceaux épars, dispersés aux quatre coins de la pièce. Le docteur ne doutait pas une seconde que sa création se dirigerait vers la ville, tuant et démembrant tout sur son passage. De rage, il déchira ses notes. Il avait échoué : ce simulacre d'humanité était identique à l'original.

Septembre 2001

Essai sur l'amour

L'espace d'une seconde, il sentit l'éclat du métal froid sur sa gorge.

— Joyeuse résurrection mon amour, murmura-t-elle avant de lui trancher l'artère.

Juillet 2002

Ce monde et l'autre

La balle déchira les chairs et vint se loger, après avoir fait éclater la boîte crânienne, à l'endroit exact où se trouvait le cerveau une fraction de seconde plus tôt, envoyant celui-ci éclabousser le pare-brise. Le corps désarticulé tacha la fenêtre d'une sombre fleur sanglante, avant de glisser au sol et de s'affaler sur l'aile gauche, laissant derrière lui une épaisse coulée écarlate et un képi immatriculé 3368. Sur le toit de la voiture, les gyrophares s'acharnaient à illuminer la nuit, uniquement habitée du chant des criquets et de celui d'un hibou, bien loin de là. Le gros Max se curait les ongles avec la lime qu'il avait sortie de sa poche. Gasparov avait rangé le pistolet.

Un sifflement impressionné leur parvint de la voiture de police. Un visage barbu et parcheminé s'écrasa sur la grille et une bouche aux dents rares s'ouvrit dans un grand cri de joie :

« Ooouah ! Y a longtemps que j'rêvais de voir ça !

Il se tortillait sur le siège, visiblement impatient qu'on l'extirpe de cette boîte à merde.

— Merci, les mecs. J crois que j'y étais pour longtemps, cette fois.

Gasparov jeta un regard froid et calculateur sur le vieux, qui l'évita de justesse.

— C'est une erreur. Désolé, dit-il tout en ajustant le col de son veston.

— Une... une erreur ? s'étonna le vieux. Puis son visage se crispa. Comment, une erreur ?

— Ouais, mâchonna Max entre deux bouchées du chocolat qu'il avait sorti de sa poche. C'était 3328 qu'on cherchait. Une inattention, quoi.

— Mais ça vous empêche pas d'me sortir d'ici !

— Trop tard, vieux, nota Gasparov.

— Trop tard ? hurla le barbu. Comment, tro...

La grenade que Max avait sortie de sa poche et lancée sous la voiture explosa, et la déflagration fit monter celle-ci de quelques mètres

dans les airs. Elle retomba sur un raton laveur qui passait par là. Le pauvre animal avait contracté la veille le bacille de la peste et s'apprêtait justement à déféquer dans la source d'eau potable d'un village avoisinant. Au fait, le seul acte utile qu'ait accompli le policier fut celui de mourir. C'est d'ailleurs la principale raison pour laquelle la majorité des gens tolère encore les légions bovines qui les écrasent: au cas où celles-ci finiraient par servir à quelque chose. Max ouvrit le carnet qu'il avait sorti de sa poche et le tendit à Gasparov. Celui-ci raya le mot « Preuves », inscrivit la date du jour et signa machinalement, du geste de celui qui a fait cela toute sa vie. Puis ils embarquèrent dans leur voiture et démarrèrent, laissant là la nuit étoilée et le brasier qui brillait en son sein.

Dans la chambre sordide du motel, le gros Max dévorait l'énorme sac de croustilles qu'il avait sorti de sa poche. Affalé sur le lit miteux, son regard vide était rivé à la télévision, où se déroulait un minable roman-savon à l'américaine. Il ne se souvenait plus exactement depuis combien de temps il patientait, mais le sac de croustilles tirait à sa fin. Après un rapide calcul mental, il déduisit qu'il devait être près de minuit, et Gasparov n'était pas encore rentré.

Après un moment, il entendit la porte d'une voiture et des pas lents se diriger vers lui. Quelques secondes plus tard, Gasparov entra, un énorme sac en plastique dans les mains. Cela n'eut point été étonnant si le sac n'avait pas eu forme humaine.

— C'est qui? demanda vaguement Max, qui n'interrompit pas pour autant la lecture du bouquin qu'il avait sorti de sa poche un peu plus tôt.

— Samantha. De chez Rico.

— Celle aux nichons parfaits? s'exclama Max.

— Plus maintenant. Elle a un trou dans le gauche.

— Pourquoi? Tu l'as tuée?

Le visage de Gasparov fut submergé par l'incompréhension.

— Que voulais-tu que je fasse d'autre? demanda-t-il, sincère. Ses connaissances en matière de relations interpersonnelles étaient effectivement très réduites au-delà du meurtre.

— Oh! Laisse tomber, dit Max en tentant de jouer un air joyeux sur la guitare qu'il venait de sortir de sa poche. Mais l'inspiration ne venait pas, ce soir, et il rangea l'instrument avant de se tourner vers le sac et son occupante.

— Dommage que tu l'aies refroidie, elle était jolie avec ses cheveux rouges et ses yeux verts, dit doucement le gros Max, plutôt pour lui-même.

Un silence.

— Elle a encore ses cheveux rouges et ses yeux verts, fit remarquer Gasparov.

— Ouais, mais ils ne brillent plus.

Gasparov ne répondit pas. Des yeux qui brillent ne signifiaient rien pour lui. Les seuls qu'il se rappelait avoir vu autrement que morts étaient ceux du gros Max. Il ne se souvenait pas exactement pourquoi il ne l'avait pas tué la première fois, mais il en déduisait qu'il avait une excellente raison de le laisser en vie.

Max, qui feuilletait le journal qu'il avait sorti de sa poche, soupira et se tourna vers Gasparov.

— Après cette mission, tu comptes faire quoi? lui demanda-t-il.

Gasparov parut se questionner très profondément sur le sens de sa vie et, après s'être caressé le menton d'un geste universellement songeur, dit:

— Faire la prochaine.

— Et ensuite?

Après un temps de réflexion similaire, il répondit:

- Faire la prochaine.
- Et ensuite?

La réponse se fit attendre, mais fut identique aux précédentes. Max se résigna, se réfugiant dans le silence qu'il venait de sortir de sa poche. Puis, n'y tenant plus, il s'ouvrit à Gasparov.

— J'en ai marre, mon vieux. Tous ces gens... j'aimerais bien en rencontrer des vivants, pour changer. Histoire de vivre certaines choses, tu vois? Aller au cinéma, faire du deltaplane, pêcher. J'ai pas envie de faire tout ça seul. J'en ai assez de ce motel de merde et de tous les motels du monde qui sont pareils à celui-là. J'en ai assez de ces connes qui meurent avant qu'on ait eu le temps de les baiser. J'en ai assez de cette vie, mon vieux. Je veux en sortir.

Après un instant de réflexion, Gasparov demanda :

- Comment?
- N'importe comment... le plus vite possible, c'est tout.

Il allait ajouter quelque chose, mais les trois projectiles s'enfoncèrent dans son gras abdomen avec un bruit mou. Gasparov rangea le pistolet. C'était le meilleur moyen qu'il connaissait, et le plus rapide.

Il se leva et regarda longuement le cadavre qui se vidait de son sang. Non, ce regard non plus ne brillait pas.

Septembre 2001

Petite fille

Quand j'avais huit ans, j'ai rencontré un beau garçon. Il s'appelait Antoine et il venait d'avoir 18 ans. C'était une bonne personne. Je l'ai connu car c'était un bon ami de Geneviève. Il venait la voir et parfois j'étais là. J'étais tout heureuse quand il arrivait, parce qu'il passait des heures à jouer avec moi. Il était toujours gentil. Quand il venait et que je n'étais pas là, Geneviève me disait qu'il était triste. Je crois que c'était vrai, car il m'écrivait alors un petit mot qui disait qu'il s'ennuyait de sa petite Myriam préférée. Avec des baisers en X. Alors quand il revenait la semaine d'après, je lui demandais les baisers qu'il m'avait promis et il me chatouillait en m'embrassant les joues, le double de ce qu'il me devait, parce qu'on comptait les intérêts.

Quand j'avais de la peine, j'allais voir Geneviève. Elle appelait Antoine et lui disait que j'étais triste. Alors il arrivait, peu importe ce qu'il faisait. Une fois, il a laissé ses amis qui s'amusait dans un bar pour venir me consoler.

Un jour, Geneviève a dit à ma mère à quel point Antoine m'adorait. Comme ça, au fil d'une conversation. Fille de bonne famille conditionnée à penser comme les autres, ma mère a trouvé qu'il était louche. Elle n'a rien dit, bien sûr, mais plus tard j'ai compris que c'était à ce moment-là que ses soupçons étaient nés. Elle ne trouvait pas normal d'aimer autant quelqu'un. Comment lui en vouloir? Quand on est le produit d'une société où tout est empreint d'arrière-pensées, comment pourrait-on même se douter que l'amitié existe réellement?

La dernière fois que j'ai vu Antoine, c'était en juin. Ma mère devait venir me chercher ce soir-là, mais il restait encore une bonne heure avant le moment prévu. Antoine m'avait proposé de m'amener au parc pendant qu'il y avait encore de la lumière. On se préparait à partir quand ma mère est arrivée, elle avait fini plus tôt. Elle a parlé un peu avec Geneviève, mais je ne sais pas ce qu'ils disaient: Antoine et moi, on dessinait des animaux sur le petit tableau noir de la cuisine. Puis, il

s'est joint à leur conversation ; je ne me rappelle que la dernière phrase dite par ma mère... Elle résonne encore en moi, chaque syllabe comme un verre qui éclate dans mon cœur; comme une détonation sèche ou un couteau qui s'abat.

« De toute façon, c'est pas normal d'aimer autant une enfant, je t'ai à l'œil, toi. »

Et là j'ai vu quelque chose que je n'oublierai jamais : Antoine, vidé d'un seul coup de tout ce qui l'animait, déchiré, comme si tout son sang coulait de ses veines. Il a alors dit à ma mère à quel point ça lui faisait mal qu'elle puisse penser cela, puis il est parti sans se retourner. J'ai hurlé. J'ai hurlé qu'elle avait fait du mal à Antoine, que je ne le lui pardonnerais pas. Puis je suis sortie et j'ai couru pour le retrouver. Il était assis sur le petit mur derrière la maison, là où on s'était assis des milliers de fois déjà pour regarder le soleil s'endormir sur la ville. Il pleurait en silence, les mâchoires serrées très fort. J'ai essayé de dire plein de choses pour le consoler, mais il m'a expliqué que les humains sont à ce point habitués à la malhonnêteté et à l'hypocrisie de leur monde de métal et de béton qu'ils n'arrivent plus à croire en la pureté. On est resté là. Quand ma mère est revenue me chercher, elle s'est excusée à Antoine, mais il ne l'écoutait même pas. Sans lui adresser un seul coup d'œil, il s'est agenouillé devant moi et m'a serrée très fort dans ses bras, puis il est parti et je ne l'ai jamais revu.

J'ai aujourd'hui 28 ans. Je ne sais pas ce qu'est devenu Antoine, ni même s'il est toujours en vie. Mais je sais qu'il est possible malgré tout de surpasser notre propre nature humaine et d'aimer d'un amour pur et inconditionnel. Les gens n'y croient pas. Moi, je le sais.

Juillet 2000

Au dépanneur

« Instrument des dieux », six lettres. L'employé se gratte le menton. Ses yeux flottent par-ci par-là; le prix d'un muffin au bacon, la couverture du dernier « Potin-Matin », la sixième tuile à la gauche des sacs de chips, là où un type avait un jour tiré par inadvertance en tentant de viser le caissier. Par chance, il n'était pas de service cette nuit-là; la deuxième balle avait atteint l'œil gauche.

Dingling! Un homme pousse la porte. Il a l'air de n'importe qui. Il tourne un peu autour des chips, indécis, puis il opte pour un goût synthétique de confiture et jambon et revient vers le comptoir. Il s'arrête à la hauteur des réfrigérateurs, sa soif est éveillée. Le caissier se permet un soupçon de sourire; une fois appâtés, ils ne peuvent s'empêcher d'acheter.

Le type fait volte-face et, d'un pas décidé, se dirige vers le comptoir, armé d'un Magnum Soda, au goût de poudre brûlée. Là, le caissier doit rassembler toute sa volonté pour s'empêcher de sourire; c'est l'article le plus cher, dans le non-alcoolisé bien sûr.

Le type s'arrête devant le comptoir avec un demi-sourire.

— Salut.

Le caissier prend le soda et le passe sous le laser.

— Salut.

Le type regarde le caissier, s'attendant à une réponse, cette fois. Le caissier prend le sac de chips confiture et jambon et le passe sous le laser.

— Dix dollars vingt-sept.

Le type ne dit rien pendant quelques secondes, puis se penche et ramasse le billet de vingt dollars qu'il vient d'échapper. Le caissier en profite pour inscrire un mot furtivement, sur le coin d'un bout de papier, les yeux rivés sur le type. Celui-ci se relève et tend le billet au caissier.

« Tu sais je traverse un peu ce genre de passe moi aussi ces derniers jours. (Le geste du caissier ne s'arrête qu'une demi-seconde. Il ne dit toujours rien.) Mais tu vois je me suis mis à imaginer tout ça comme un

énorme jeu, parce que de toute façon tout le monde sait qu'on va finir dans le trou de terre et ça, ça répond à toutes les questions qu'on peut se poser, c'est la preuve que tout ça c'est une immense blague, que tout ce que tu feras tombera un jour ou l'autre en poussière, si ce n'est pas dans vingt ans ce sera dans vingt mille tu vois, alors je me dis ok, c'est une immense farce, un jeu insensé, ok. Ouais je sais, ça a l'air idiot comme ça – me dis pas le contraire, je le vois dans tes yeux – mais si tu y songes y a pas mieux, parce qu'une fois que tu joues le jeu il t'appartient, tu deviens le jeu, simplement parce que tu sais que c'est un jeu. Regarde, un exemple comme ça, je me suis dit que je devais me lancer dans une mission de ravitaillement à travers la jungle hostile pour mes compagnons commandos capturés par les tentacules visqueux d'une Affrosicus Televisius, mais tu sais j'ai pas de compagnons commandos, et d'ici à chez moi y a deux pâtés de maison, tout du béton, et les tentacules sont invisibles, mais bon je m'amuse, quoi! Et alors ça me donne presque envie de venir au dépanneur, tu te rends compte, et je suis là à te parler de tout ça qui se balade dans ma tête et peut-être bien que pour toi je suis un personnage quelconque qui te lance une énigme incompréhensible, mais tu vois je ne peux pas le savoir et je ne le saurai jamais parce que c'est ton jeu à toi, tes règles à toi, ton univers et tout ça tu vois, et j'en connais rien, je vais sortir de ce dépanneur et retourner dans mon univers et toi dans le tien, mais tu vois en ce moment j'ai l'impression que nous sommes dans un autre monde, celui qui existe quand nous sommes ensemble, et là il y a des règles différentes, de mon jeu et du tien, qui s'emmêlent et là y a un monde totalement nouveau qui apparaît tu vois, et ça c'est différent, chaque fois, chaque type qui vient dans ton putain de dépanneur pour y acheter la moindre petite merde prémâchée, chaque fille qui croise ton regard et qui te fait rêver de gentillesse crée un univers avec toi, et là vous n'êtes plus que vous, c'est votre univers, vos règles, votre jeu et tout ça tu vois, et ça peut durer une fraction de seconde ou des années, ça n'a aucune importance et puis remarque, je te dis ça comme ça, ça me trottait dans le fond du crâne, mais c'est pas des vérités toutes vraies toutes bonnes eh! »

Le caissier, depuis le début, regarde attentivement le coin supérieur gauche du comptoir, là où repose la monnaie du type. Sa physionomie n'exprime rien.

« D'ailleurs ma vérité dans mon univers, elle doit pas valoir grand-chose dans le tien. Ouais c'est vrai, je crois que nos mondes n'ont pas les mêmes vérités. Tu vois tu ne rencontreras jamais un clochard aux yeux bleus fumeur de haschisch avec trois petits chiens mutants qui te dira d'aimer tout le monde et de briser toutes les lois avant de disparaître derrière un buisson, parce que tu ne conçois tout simplement pas que cela puisse exister tu vois, alors tout ça n'existe pas dans ton univers, ne peut pas exister et alors peut-être que ce qui est vrai pour moi est faux pour toi, et tout ça... »

Le caissier relève la tête. Ni lui ni ses yeux ne disent quoi que ce soit.

— Bon alors, bonne nuit. Mes potes combattants attendent le Magnum Soda, quel jeu de mot putain, j'ai pas pu m'empêcher de l'acheter après toute cette histoire de commandos... Allez, salut vieux! »

Le type ramasse le sac de chips et le soda et fait quelques pas vers la porte. Il lâche un pet, éclate de rire et se lance dans la nuit en bondissant de flaque d'eau en flaque d'eau, sous la pluie fine. Le caissier regarde le reflet des néons sur la vitre, puis la nuit derrière et la vague lumière des lampadaires. Il baisse la tête et lit le mot qu'il a inscrit quand le type ne regardait pas. *Violon*. Six lettres.

Juillet 2002

Vomissures de Jean-Luc St-Pierre est le quarante-sixième recueil de textes publié dans la collection *Prise I*. Cette collection a été créée afin de permettre à des jeunes auteurs du cégep du Vieux Montréal de publier une première œuvre.

© Tous droits réservés Jean-Luc St-Pierre et le CANIF, Centre d'animation de français du cégep du Vieux Montréal. Décembre 2002.

Renseignements: (514) 982-3437, poste 2164

Dépôt légal: décembre 2002
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Infographie et impression:
Centre de production de l'écrit, CVM (4962)

Cégep du Vieux Montréal
255, rue Ontario Est
Montréal (Québec)
H2X 1X6



CAMÉ



Cégep du
Vieux Montréal